

## MÉLANGES BERBÈRES-IBĀDITES <sup>(1)</sup>

### I

#### SUR LA VIEILLE LITTÉRATURE IBĀDITE EN LANGUE BERBÈRE

Dans son important *Essai sur la littérature des Berbères* (1), le berbérisant français Henri Basset a consacré plusieurs pages à l'histoire de la vieille littérature berbère de la secte ibādite. L'auteur nous rend compte de ce qui s'est conservé de cette littérature. Il n'ignore pas que les ouvrages berbères dont il cite les noms, ne sont qu'un fragment d'une production littéraire qui paraît avoir été assez considérable, et dont on trouve des citations dans les livres sacrés des Ibādites nord-africains (2).

La question étant intéressante, vu le peu qu'on connaît de l'ancienne littérature berbère, il nous a paru utile de recueillir les mentions éparses se rapportant aux ouvrages berbères ibādites perdus qu'on trouve dans les vieilles chroniques arabes de l'Ibādīja. Ce sont surtout les quatre ouvrages suivants qui nous ont fourni les matériaux concernant la littérature berbère disparue des Ibādites :

1° Lé *Ta'lif* d'Abū'r-Rabī' Sulajmān b. 'Abd as-Sallām al-Wisjāni, auteur maghrébin du vi<sup>e</sup> siècle de l'hégire (3) ;

2° Une chronique anonyme provenant d'un élève du précédent (4) ;

(1) Nous tenons à mettre en tête de cet article nos remerciements les plus vifs à M. le Prof. A. Basset, qui a bien voulu prendre la peine de le revoir en ms. et nous a fait plusieurs suggestions précieuses.

(2) Alger, 1920.

(3) H. BASSET, *Essai*, 63.

(4) La collection des manuscrits de l'Institut des Etudes Islamiques de l'Université de Lwów (Pologne) se trouve en possession d'une copie manuscrite du *Ta'lif* (n° 277, p. 1-189) ; voir encore T. LEWICKI, *Quelques textes inédits en vieux berbère*, *Revue des Etudes islamiques*, 1934, 276-278.

3° Le *Kitāb Ṭabaḳāt al-Masā'ih* d'Abū'l-'Abbās ad-Darġīnī, écrit vers la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle de l'hégire (1), et enfin

4° Le *Kitāb as-sijar* d'Abū l-'Abbās as-Šammāhī, auteur originaire de la Tripolitaine, relativement récent, il est vrai (928 de l'hégire), mais qui a compilé dans son travail quelques anciens ouvrages historiques et biographiques aujourd'hui perdus (2).

Les mentions concernant la vieille littérature berbère des Ibādites, contenues dans les ouvrages en question, ne sont pas très nombreuses, mais nous permettent néanmoins d'en préciser la nature. Il faut remarquer d'abord que l'usage du berbère comme langue littéraire devait être assez ancien chez les Ibādites nord-africains, Berbères pour la plupart, dont la majorité ignorait l'arabe. C'est, entre autres, en berbère, transcrit sans doute en caractères arabes, qu'étaient rédigés les actes officiels qui sortaient de la chancellerie des imāms ibādites de Tāhert (aujourd'hui Tiaret) et qui étaient destinés aux *masā'ih* (Vénérables) des communes ibādites du Magrib. Ainsi, par exemple, 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd ar-Rahmān, deuxième imām ibādite de Tāhert, qui régnait vers la fin du II<sup>e</sup> et le commencement du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire (3), employait le berbère à côté de l'arabe et du persan dans sa correspondance avec les Ibādites du Ġabal Nafūsa en Tripolitaine (4).

C'est à l'époque du règne des premiers imāms rostémides qu'il faut placer les origines de la littérature berbère-ibādite. Cette littérature contenait les ouvrages les plus divers. Parmi ceux dont nous avons trouvé des mentions dans les livres sacrés de l'Ibādīja, il y avait des œuvres d'une grande valeur historique ou littéraire, à côté de produits littéraires

(1) Ms. n° 277 de la collection de Lwów, p. 190-344; LEWICKI, *Quelques textes*, 276-279.

(2) Nous citons d'après la copie très complète de Lwów (n° 275); voir aussi A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie du Mzab*, *Bulletin de Correspondance Africaine*, III, 38-43; T. LEWICKI, *Une chronique ibādite*, *Revue des Études Islamiques*, 1934, 59 et 75; le même, *Notice sur la chronique ibādite d'ad-Darġīnī*, *Rocznik Orientalistyczny*, XI (1935), 146-172.

(3) A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 47-91; — LEWICKI, *Une chronique ibādite*, *REI* 1934, 59-78.

(4) ŠAMMĀHĪ, *Kitāb as-sijar*, 144-188; ABŪ ZAKARIJĀ JAḤJA B. ABĪ BAKR AL-WĀRĠĠĪNĪ, *Kitāb as-sira* (ms. n° 23 de la collection de Lwów, f. 23 r.-32 r.); E. MASQUERAY, *Chronique d'Abou Zakaria*, Alger 1878, 56-154 [sur cet auteur qui vivait vers la fin du V<sup>e</sup> siècle, voir *Encyclopédie de l'Islam*, I, 19]; *Chronique d'Ibn Saġir*, éd. et trad. A. DE C. MOTYLINSKI dans les *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Orientalistes*, III<sup>e</sup> partie (Paris 1908), 6, 16-23, 72-81.

d'une inspiration plus populaire. On peut diviser toutes les œuvres berbères-ibādites citées dans les chroniques de la secte, en deux groupes : 1<sup>o</sup> ouvrages en prose et 2<sup>o</sup> poésies.

Parlons d'abord de la prose. Les chroniques ibādites ne nous citent que quelques ouvrages berbères de ce genre. Ce qui nous frappe, c'est qu'ils étaient tous de sujet religieux ou didactique. Il n'y a aucune mention concernant les œuvres biographiques, les *sijar* qui devaient pourtant exister et dont se servirent, plus tard, les auteurs ibādites nord-africains écrivant en arabe, pour la composition de leurs ouvrages biographiques qui traitent des šajhs berbères du Ġabal Nafūsa ou de Wārglān (Ouargla).

La plus ancienne œuvre ibādite en prose, écrite en berbère, dont on trouve mention chez les auteurs de la secte, est de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire; ce serait ainsi le plus ancien monument de la littérature berbère, après le Coran berbère de l'hérétique Salīh b. Ṭarīf, composé en 127 de l'hégire (1). Nous voulons parler ici d'une réfutation des doctrines du sectaire ibādite Nafat b. Naṣr (2), composée par le grand savant Maḥdī an-Nafūsī (3), cousin de cet hérétique (4).

Nous sommes très bien renseignés sur Maḥdī. Originaire de la ville de Wīgū وِغُو ou Awīgū اَوِغُو dans le Ġabal Nafūsa (5), il est né probablement dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Il devait être très jeune encore quand, vers la fin de ce siècle, il fut envoyé par la tribu ibādite des Nafūsa à Tāhert, à la cour de l'imām 'Abd al-Wahhāb, pour l'aider dans la lutte contre les tribus mu'tazilites de la Berbérie centrale (6). On ne connaît pas la date de cette guerre, mais il résulte des chroniques ibādites qu'elle dut avoir lieu bien peu avant le siège de la ville de Tripoli par les troupes de l'imām, en 196 de l'hégire (7). Maḥdī,

(1) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 182.

(2) *Description de l'Afrique septentrionale*, par ABŪ OBEID-EL-BEKRI, Texte arabe, éd. de Slane, 2<sup>e</sup> éd. Alger, 1911, p. 140 (*Description de l'Afrique septentrionale*, par EL-BEKRI, trad. V. de Slane, édition revue, Alger 1913, p. 169; voir aussi BASSET, *Essai*, 62-63).

(3) Le nom de cet hérétique était originairement Farāġ (WISJĀNĪ, *Ta'liq*, 19).

(4) DARĠĪNĪ, *Ṭabaḳāt*, f. 90 v.; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 170.

(5) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 171.

(6) WISJĀNĪ, *op. cit.*, 19; DARĠĪNĪ, *l. c.*; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 170. Sur cette ville, aujourd'hui Aḡ Mah'moud dans le Ġabal Nafūsa, voir A. DE C. MOTYLINSKI, *Le Djebel Nefousa* (Paris, 1898), 106 et n. 2.

(7) ABŪ ZAKARIJĀ, *K. as-sira*, f. 23 v-27 v.; E. MASQUERAY, *Chronique*, 87-121; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*

étant très fort dans les controverses religieuses, vainquit dans la dispute plusieurs docteurs mu'tazilites éminents, entre autres le chef de cette secte, contribuant de cette façon à la victoire de 'Abd al-Wahhāb (1). Après la guerre, Mahdī paraît être resté à Tāhert, où il continuait ses études auprès d'Aflah, le fils de 'Abd al-Wahhāb, savant distingué (2). La rédaction de sa réfutation eut lieu probablement plus tard, après son retour dans le Ġabal Nafūsa.

On ne connaît pas la date de la mort de Mahdī, quoiqu'il semble avoir vécu jusqu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire. En effet, Dargīnī le cite parmi les savants ibādites de la 5<sup>e</sup> *ṭabaḳa* (3). La date de la mort de Mahdī donnée par Šammāhī (4), à savoir 196 de l'hégire, est naturellement erronée et repose sur un malentendu.

Quant à Nafāt b. Naṣr, nous savons qu'il étudiait auprès d'Aflah en même temps que Mahdī an-Nafūsi et que, déjà avant son schisme, il combattait dans des disputes avec ce šajḥ les doctrines ibādites orthodoxes (5). Mais la rupture définitive avec l'imāmat rostémide eut lieu plus tard sous le règne d'Aflah. Les causes en furent les suivantes : Nafāt était fils d'Abū Jūnis at-Tamzīnī التمزيني, gouverneur de la province de Kanṭrāra قنطرة (6). Après la mort d'Abū Jūnis, c'était Nafāt qui prétendait à la dignité de gouverneur de Kanṭrāra; mais Aflah en investit le second fils d'Abū Jūnis, à savoir Sa'd (7). Nafāt, irrité contre l'imām, se révolta contre lui et contre les doctrines ibādites orthodoxes qu'il représentait, et se mit à professer des doctrines nouvelles (8). Abū Zakarijā' nous en a donné quelques exemples dans son livre (9). Étant très intelli-

154-159. Le géographe arabe de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire, Ibn Ḥurdadbeh, nous parle d'un Ibrāhīm b. Muḥammad al-Barbarī al-Mu'tazilī, seigneur de la ville de Ajzraġ أيزرج voisine de Tāhert (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, éd. de M. J. de Goeje, VI, II, trad. 64).

(1) ABŪ ZAKARĪJĀ', *K. as-sira*, f. 28 r.; MASQUERAY, *Chronique*, 121; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 160.

(2) ABŪ ZAKARĪJĀ', *K. as-sira*, 23 v.-27 v.; MASQUERAY, *Chronique* 89, 96-100, 103-104; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 154-159.

(3) MASQUERAY, *op. cit.*, 170-171; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 171, 193.

(4) DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 90 v.; Cf. A. DE C. MOTTLENSKI, *Bibliographie*, 41.

(5) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 171.

(6) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 171, 214.

(7) MASQUERAY, *op. cit.*, 174-175; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 195, 214.

(8) MASQUERAY, *op. cit.*, 175; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 214.

(9) MASQUERAY, *op. cit.*, 176-180, 185; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 214

gent et très savant, Nafāt devint bientôt fort dangereux pour l'empire des Rostémides (1). Il se retira dans le Ġabal Nafūsa (2), où il se mit à prêcher ses doctrines, qu'il exposa plus tard dans un livre (3), probablement le même que réfuta Mahdī an-Nafūsi. Outre Mahdī, un autre savant encore de Wigū, 'Amrūs b. al-Fatḥ et l'imām Aflah lui-même auraient aussi lutté contre Nafāt (4).

La secte fondée par Nafāt fut toujours, au dire des historiens ibādites, assez faible (5). Néanmoins, au temps d'Abū'r-Rabī' Sulajmān b. Jaḥlaf يخلف al-Mazātī (+ 471 H.) (6), les restes de cette secte existaient encore dans le Ġabal Nafūsa. Un savant ibādite de cette époque, Abū Sa'id Ajjub b. Jaḥlaftan يخلفتن an-Nafūsi, était originairement un *nafātī* (7).

Un autre écrivain berbère-ibādite, de beaucoup postérieur à Mahdī an-Nafūsi, fut Abū Makdūl Maṭḳadāsan az-Zanzafī ابو مكحول مطكداسن الزنزفي (8). Le nom de cet auteur est orthographié dans les livres ibādites de façon diverse. Ainsi on le trouve dans la liste des šajḥs ibādites d'Abū 'Ammār 'Abd al-Kāfī al-Wārglanī, contenue dans les *Ṭabaḳāt*, sous la forme : Abū Makdūl Maṭḳudāsan az-Zanzafī ابو مكحول مطكوداسن الزنزفي (9). Dargīnī écrit ailleurs Abū Midūl ابو ميدول (10) et enfin chez Šammāhī, ce nom est transcrit Abū Midūl Maṣḳadāsan az-Zanzafī ابو ميدول مصكداسن الزنزفي (11).

Abū Makdūl était, comme il résulte de sa *nisba*, originaire de la tribu berbère-ibādite de Zanzafa, fraction des Hawwāra (12), qui demeurait dans

(1) MASQUERAY, *op. cit.*, 178. Selon ŠAMMĀHĪ (*K. as-sijar*, 194), Nafā critiquait le pacifisme d'Aflah vis-à-vis des 'Abābsides (les *al-muswadda* المَسْوَدَة des livres ibādites).

(2) MASQUERAY, *op. cit.*, 179.

(3) WISJĀNĪ, *op. cit.*, 42; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 194.

(4) WISJĀNĪ, *op. cit.*, 19, 42; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 170.

(5) MASQUERAY, *op. cit.*, 185.

(6) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 413.

(7) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 490.

(8) DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 125 r.

(9) DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 3 v.

(10) DARGĪNĪ, *op. cit.*, 125 v.

(11) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 408.

(12) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 596.

le Sud Tunisien, aux environs de Kābis (Gabès), à côté des Maṭmata, B. Dammar et Zawāga (1). Il vivait probablement dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle de l'hégire; en effet, Darġīnī le compte parmi les šajhs de la 9<sup>e</sup> *tabaka* (2).

Abū Makdūl était l'auteur de nombreuses sentences, paraboles et exhortations, pour la plupart en berbère (3).

On peut supposer, selon les dires de Darġīnī, que ces sentences avaient été recueillies dans un livre que cet auteur avait lu (4).

Outre les œuvres de Maḥdī et d'Abū Makdūl, probablement fixées par l'écriture, les chroniques ibādites nous citent encore un *tafsīr* berbère d'un livre arabe. Il s'agit ici de l'interprétation berbère d'un recueil de traditions ibādites d'Abū Šufra 'Abd al-Mālik b. Šufra (5), faites par un certain Abū Muḥammad 'Abdallāh b. Muḥammad (6). Nous croyons qu'il faut identifier ce personnage, qui demeurait à Aġlū اجلو dans Ariġ اريغ (l'Oued Righ) (7) et qui était contemporain de Māksan ماكسن b. al-Hajr (10<sup>e</sup> *tabaka*) (8), avec le grand savant ibādite Abū Muḥammad 'Abdallāh b. Muḥammad al-Lawātī. Ce šajh, originaire d'une fraction de la tribu de Lawāta, émigra de Barqa où il habitait d'abord et s'établit, en 450 de l'hégire, dans l'Oued Righ, où il est mort en 528 H. (9). Abū Muḥammad al-Lawātī fut l'auteur de plusieurs ouvrages (10).

L'interprétation berbère d'*al-Atār* était orale et fut le résultat d'un *maġlis* ibādite tenu à Aġlū. D'après les sources ibādites, elle est née ainsi : un des *'azzāba* (clercs ibādites) avait lu l'original arabe et Abū

(1) *Op. cit.*, p. 161 et 419.

(2) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 125 r et v; A. DE MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

(3) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 125 r et v; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 409.

(4) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 125 r.

(5) Cet ouvrage paraît être le même que le *Kitāb al-ḥuġġa 'alā l-ḥalk fī ma'rifa ḥal-akḥ* (A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 17, n<sup>o</sup> 8).

(6) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 23 v; WISĀNĪ, *op. cit.*, 110; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 405.

(7) DARĠĪNĪ, *l. c.*; WISĀNĪ, *l. c.*; ŠAMMĀHĪ, *l. c.*; la ville de Aġlū اجلو ou اجلوا était voisine de

Tiġdīt qui était située dans le sud d'Ariġ, c'est-à-dire l'Oued Righ (ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 488).

(8) A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

(9) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 142 r; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 487 et 440.

(10) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 123 v; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 441; Anonyme, 278.

Muḥammad l'avait interprété en berbère, pour en faciliter la compréhension à ceux des assistants qui ne savaient pas l'arabe (1). Nous ne savons pas si ce *tafsīr* fut, ensuite, mis par écrit, ou bien s'il ne demeura qu'oral.

Passons maintenant à l'autre branche de la littérature berbère-ibādite perdue, à savoir notamment à la poésie. Les œuvres littéraires de ce genre devaient avoir été assez nombreuses. Elles étaient de caractères différents. À côté de vrais poèmes, de sujet historique, hagiographique ou religieux, on trouve citées dans les livres ibādites de courtes sentences ou paroles prophétiques en vers, attribuées à quelque šajh inspiré ou à quelque pieuse femme ibādite. La littérature des Ibādites du Magrib possédait des recueils de poésies berbères, comparables aux vrais *diwāns* des poètes arabes; l'un d'entre eux est mentionné dans les livres sacrés de l'Ibādija. Nous voulons parler ici d'un *takjīd* (registre) des poésies des šajhs ibādites, composé par un certain Abū Ja'qub Jūsuf b. Muḥammad (2). Cet auteur, qui appartenait à la tribu berbère des B. Wisjan (3), vivait probablement après 550 de l'hégire; en effet, il a transmis dans son recueil les poèmes berbères d'Abū Sulajmān Ajjūb b. Ismā'il (4), savant ibādite cité par Darġīnī parmi les gens de la 11<sup>e</sup> *tabaka* (5).

1<sup>o</sup> Le plus ancien poème berbère-ibādite dont nous parlent les livres sacrés de l'Ibādija, ce sont les vers de sujet historique d'Abū Sahl al-Fārisī, poète qui vivait à Tāhert, à la cour des imāms rostémides, au III<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Nous ne nous en occuperons pas, vu que ce poète a été déjà étudié par A. de C. Motylinski (6) et H. Basset (7). Nous nous bornerons seulement à ajouter que les vers berbères d'Abū Sahl jouissaient d'une grande considération chez les Ibādites nord-africains, grâce à leur élégance; Abū Muḥammad al-Lawātī les compare même aux poèmes arabes de 'Imrān b. Hiṭṭān, poète ḥariġite bien connu (8).

(1) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 123 v; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 405; WISĀNĪ, *op. cit.*, 110.

(2) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 498.

(3) ŠAMMĀHĪ, *l. c.*

(4) ŠAMMĀHĪ, *l. c.*

(5) DARĠĪNĪ, *op. cit.*, f. 138 v-141 v; cf. A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

(6) *Le Djebel Aefousa*, 2; *Le nom berbère de Dieu chez les Abadkites*, *Revue Africaine*, 1905, 145, n. 1.

(7) *Essai*, 71.

(8) WISĀNĪ, *Ta'rif*, 115.

2° D'une époque un peu plus récente est le poème religieux composé par une pieuse femme ibādite du Ġabal Nafūsa, nommée Zidīt bint 'Abdallāh al-Malūša'īja زیدیت بنت عبدالله الملوشائية (1). En effet, Šammāhī cite Zidīt parmi les personnages célèbres de la fin du III<sup>e</sup> et du commencement du IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire (2). C'est dans une réunion de femmes ibādites que Zidīt chanta le poème en question (3). Les vers de Zidīt célébraient la vie future, le jugement dernier, la mort et le tombeau (4).

3° De sujet hagiographique était un poème berbère anonyme qui louait la vie et les miracles de Sārat al-Lawātīja سارت اللواتية, une sainte femme ibādite d'Asūf اسوف (l'Oued Souf) (5). Elle était contemporaine du šajh Idrīs b. aṭ-Ṭawil et de Sulajmān b. Mūsā (6). Comme ce dernier fait partie de la 10<sup>e</sup> *tabaka* (7), on doit admettre que Sārat vivait vers la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle de l'hégire. On ne connaît ni l'auteur ni la date de la composition de ce poème. Šammāhī s'en servit pour l'article biographique de son ouvrage consacré à Sārat (8).

4° Nous avons déjà mentionné plus haut les vers berbères d'Abū Sulajmān Ajjūb b. Ismā'il. Ce šajh, qui vivait dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle de l'hégire, habitait l'oasis de Wārglān (Ouargla) (9).

5° Dans le *takfīd* déjà cité d'Abū Ja'kūb rentrait aussi un poème berbère de Mas'ūd al-Aṭrābulūsī (10). On ne sait rien de ce poète qui était originaire, comme l'indique sa *nisba*, de la Tripolitaine. Šammāhī le cite parmi les gens du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle de l'hégire (11).

6° Le grand-père de l'auteur du *Kitāb ṭabaḳāt al-mašā'ih*, Sulajmān b. 'Alī ad-Darġinī, poète distingué de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle de

(1) *Nisba* de Tamlūšā'īja تملوشائية, localité du Ġabal Nafūsa, voir Šammāhī, *op. cit.*, 304, 314-499, 538.

(2) Šammāhī, *op. cit.*, 317.

(3) Šammāhī, *l. c.*

(4) Šammāhī, *l. c.*

(5) Šammāhī, *op. cit.*, 519.

(6) Šammāhī, *op. cit.*, 507.

(7) Darġinī, *op. cit.*, f. 132 v; A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

(8) Šammāhī, *op. cit.*, 520; LEWICKI, *Quelques textes*, 395.

(9) Darġinī, *op. cit.*, f. 138 v; Šammāhī, *op. cit.*, 435.

(10) Šammāhī, *op. cit.*, 517.

(11) Šammāhī, *op. cit.*

l'hégire, était l'auteur d'une *kašida* berbère (1). Ce poème rimé et de sujet homilétique, était considéré comme très beau (2).

7° Šammāhī (3) nous parle d'une *akīda* (une sorte de catéchisme) ibādite en berbère, qui faisait autorité, surtout chez les Ibādites de l'île de Ġarba. La traduction arabe de cette *akīda*, faite par le šajh 'Amr b. Ġamī'an-Nafūsī, savant cité dans le *Kitāb as-sijar* parmi ceux de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle de l'hégire (4), nous est parvenue et a été publiée par A. de C. Motylinski (5).

A côté de ces poèmes, les livres ibādites nous citent d'autres vers berbères d'une inspiration plus populaire, restés, pour la plupart, oraux. A cette catégorie appartiennent les paroles prophétiques rythmées et les vers de caractère semblable, prononcés par quelque personnage inspiré (6). Comme source de l'inspiration de ces poètes les chroniques donnent les *ġinn*, les âmes des morts, et enfin, les voix surnaturelles. Parmi les poètes de ce genre, mentionnés dans les livres sacrés ibādites, citons :

1° Manzū و منزو, fille d'Abū 'Uṭmān al-Mazāṭī ad-Daġmī. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de cette femme du Ġabal Nafūsa, qui vivait au III<sup>e</sup> siècle de l'hégire (7). Les sources nous parlent d'un poème berbère rythmé qu'elle chanta (8).

2° Un pieux personnage anonyme بعض الصالحين du Ġabal Nafūsa, de la fin du III<sup>e</sup> siècle, aurait aperçu dans le sommeil une femme morte qui lui récita quelques vers berbères (9).

3° Le šajh ibādite d'Asūf Idrīs b. aṭ-Ṭawil as-Sufī al-Lawātī, qui vivait à l'époque de Sulajmān b. Mūsā, c'est-à-dire vers la fin du V<sup>e</sup> siècle de l'hégire (10), aurait rencontré une *ġinnīja* qui proféra un poème berbère (11).

(1) Darġinī, *op. cit.*, f. 153 v; Šammāhī, *op. cit.*, 458-459.

(2) Darġinī, *l. c.*; Šammāhī, *l. c.*

(3) Šammāhī, *op. cit.*, 561-562.

(4) *Ibid.*

(5) *L'Aqida des Abadhites, Recueil de Mémoires et de textes publiés en l'honneur du XIV<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes, par les professeurs de l'École Supérieure des Lettres d'Alger, Alger, 1905, 505-545.*

(6) Sur ce genre de la poésie berbère, voir BASSER, *Essai*, 72-73.

(7) LEWICKI, *Quelques textes*, 282-283.

(8) ANONYME, 198; Darġinī, *op. cit.*, f. 89 v; Šammāhī, *op. cit.*, 207.

(9) Šammāhī, *op. cit.*, 296.

(10) Šammāhī, *op. cit.*, 507; A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

(11) Šammāhī, *op. cit.*, 507.

4° 'Abdallāh b. al-Ḥasan, pieux ṣajh ibādite entendit, selon les dires des chroniques ibādites, une voix surnaturelle qui proférait une poésie en berbère (1). Comme 'Abdallāh b. al-Ḥasan était cité dans les *Riḥājat* (récits) d'Abū Ja'qub Jūsuf b. Muḥammad (voir plus haut) (2), on peut croire qu'il vivait avant le vi<sup>e</sup> siècle de l'hégire.

5° Nous avons parlé plus haut de Sārat. Cette pieuse femme ibādite communiquait, selon les livres ibādites, avec un être surhumain qui lui aurait récité un poème berbère (3).

6° A cette catégorie d'œuvres poétiques appartient aussi un poème berbère prononcé par le ṣajh nafusien Abū Jūsuf b. Abī Ḥārūn at-Tamlāṣā'i (4). Ce poète est cité parmi les gens de la fin du iii<sup>e</sup> et du commencement du iv<sup>e</sup> siècle de l'hégire (5).

Il ne manque pas non plus dans les livres ibādites, de mentions de proverbes berbères en vers. Nous en citons un plus bas, dont le texte berbère, donné par Wisjānī (6), a été récité par Zīrī b. Kamlīn (7), *muḥaddam*, c'est-à-dire chef de la tribu berbère des B. Dammar (8), au ṣajh Abū Ṣāliḥ Abū Bakr b. Kāsīm al-Ḥāsanī al-Ḥīrāsīnī (9). Dargīnī compte Abū Ṣāliḥ parmi les savants ibādites de la 8<sup>e</sup> *tabaqa* (10); son contemporain Zīrī b. Kamlīn devait vivre dans ces conditions dans la deuxième moitié du iv<sup>e</sup> siècle de l'hégire.

(1) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 519.

(2) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, l. c.

(3) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 519.

(4) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 302.

(5) ŠAMMĀḤĪ, l. c.

(6) WISJĀNĪ, *op. cit.*, 34; voir la deuxième partie de notre article.

(7) Sur ce personnage, voir WISJĀNĪ, *op. cit.*, 34, 89; DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 104 r.; ŠAMMĀḤĪ, 368, 370.

(8) Une fraction ibādite de cette tribu berbère habitait les montagnes de ce nom, dans le Sud-Est de la Tunisie (ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 158, 330, 368, 413, 427, 504, 544, 561, 575; Ibn KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. DE SLANE (Alger, 1852-1856), I, 258, 280.

(9) WISJĀNĪ, *op. cit.*, 34; DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 104 r.

(10) DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 102 v-105 r.

## II

QUELQUES MOTS EN VIEUX BERBÈRE CONTENUS DANS LES LIVRES  
SACRÉS IBĀDITES DU MAGRĪB

Dans notre article sur *Quelques textes inédits en vieux berbère* (1), nous avons recueilli les phrases et les mots berbères que nous avons trouvés en dépouillant la copie manuscrite d'un recueil de chroniques et *sijar* ibādites, qui se trouve dans la collection de Lwów (n° 277). Un examen plus approfondi de ce recueil, et celui d'autres ouvrages ibādites, nous a livré plusieurs autres mots en vieux berbère, dont l'étude sera le sujet du présent article. Voici les mots en question :

1. *ta'ḥaja* تاعقاية

On trouve ce mot berbère dans un passage de la chronique ibādite anonyme du xii<sup>e</sup> siècle de notre ère contenue dans le manuscrit n° 277 de Lwów (2). Le passage en question concerne la mort d'un grand savant ibādite Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Bakr an-Nafūsī (p. 229 du manuscrit) :

فمات رحمة الله عليه في غارة في تين يسلي وقبرة قبالة الغار وقال عبد الرحمان بن  
عمر جعلت علامته شجرة يقال لها العظوان وهي بالبربرية تاعقاية

« Il (Abū 'Abdallāh) est mort (3), que la miséricorde de Dieu soit sur lui, dans sa caverne à Tin Islī et son tombeau se trouve en face de cette caverne. 'Abd ar-Raḥmān b. 'Umar dit : « J'ai planté, pour le marquer ? un arbre appelé *al-'unzuwān*, dont le nom berbère est *ta'ḥaja*. »

Il résulte de ce passage qu'il s'agit ici d'un arbre qui pousse dans le Sud constantinois. En effet, la ville de Tin Islī تين يسلي est citée par les écrivains ibādites parmi les localités d'Arīg (l'Oued Righ) (4). Le nom

(1) *Revue des Etudes Islamiques*, 1934, 275-305.

(2) Voir plus haut.

(3) En 440 de l'hégire cf. *K. as-sijar*, 392; WISJĀNĪ, *op. cit.*, 89.

(4) D'après WISJĀNĪ, *op. cit.*, 150, la caverne d'Abū 'Abdallāh (à Tin Islī), n'était éloignée que

arabe de cette plante est, d'après le passage cité, 'unzuwān. D'après les lexicographes arabes, 'unzuwān est le nom d'une plante qui appartient au groupe appelé *hamd*. Ces plantes sont caractérisées par leur goût salé et amer. Parmi les diverses espèces qui font partie du groupe des *hamd*, les lexicques arabes citent entre autres : *tarfā*, *atl* et *rimt*. Les deux premières de ces plantes appartiennent au genre des *Tamariscinées* (1) et le *rimt* fait partie du genre des *Salsolacées* (2). Or, c'est au *rimt*, que ressemble le 'unzuwān, d'après les lexicographes arabes (3).

Quant à l'origine du nom de *ta'hāja*, il nous paraît douteux qu'il soit berbère. Nous y voyons plutôt le radical arabe عقى, « abhorrer », qui à la 4<sup>e</sup> forme signifie « devenir amer », ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous disent les auteurs arabes sur les qualités du groupe des *hamd*, dont 'unzuwān-tā'hāja fait partie.

## 2. farawrāw فرورأو

Dans la seconde partie du *Kitāb as-sira wa aḥbār al-a'imma* d'Abū Zakarijā' Jahjā b. Abī Bakr al-Wārglāni, on lit le passage suivant (f. 87 v. du ms. de Lwów n° 23) :

حل على اهل اطرابلس سنة شد يده تسمى فرورأو..... وذلك في سنة ٤٣٠  
ثلاثين واربعماية من تاريخ

« Survint au peuple d'Atrābulus (de la Tripolitaine) une année dure (de

de quelques heures de Tīn Islīmān يسلمان, localité que nous identifions à Sidi Slīman, village situé dans l'Qued Righ, entre Ourlana et Touggourt (voir sur Sidi Slīman : LANGEAU, *Le Pays de Rirha*, Paris, 1879, 22, 25).

(1) Voir H. DUVEYRIER, *Les Touareg du Nord* (Paris, 1864), 172-174; ASCHERSON, *Die aus dem mittlern Nordafrika, dem Gebiete der Rohlfs'schen Expedition nach Kufra bekannt gewordenen Pflanzen* dans G. ROHLFS, *Kufra*, Leipzig, 1881, 465-467.

(2) En arabe vulgaire, *remēt* ou *rimmīth* = *Carosylon articulatum* (DUVEYRIER, *Les Touareg*, 1897) ou *Haloxylon articulatum* (ASCHERSON, *op. cit.*, 446).

(3) *Lisān al-'Arab*, IX, 328. Nous devons cette remarque à l'obligeance de M. Tadeusz Kowalski, professeur à la chaire des langues musulmanes de l'université de Kraków (Pologne), auquel nous adressons nos remerciements.

(4) Manuscrit n° 33 de la collection Smogorzewski, f. 6 r.

famine) nommée *farawrāw*... Cet événement eut lieu en 430 de l'hégire.»

Le nom de cette année, qui est sans doute berbère, est écrit, dans un manuscrit du *Kitāb as-sira*, *farawrāw* فرورأو (1). Dans les *Ṭabaḳāt* d'ad-Darġīnī, où l'on trouve le même récit dans l'article biographique consacré à Abū'l-Ḥaṭṭāb 'Abd as-Sallām b. Maṣṣūr b. Wazġūn وزجون al-Mazāṭī, le nom de cette année est orthographié *frūr* فرور (2). Enfin, chez l'auteur du *Kitāb as-sijar*, on trouve les deux orthographes différentes de ce nom : *frūrā* فرورا (2) et *frūra* فرورة (3).

Il résulte du récit cité que les Berbères anciens nommaient les années par quelque événement important qui les caractérisait : une guerre ou une disette, par exemple (4). Cet usage se pratique encore aujourd'hui chez les Touareg (5).

Quant à la signification de *farawrāw*, citons, à titre de curiosité, que, dans la langue des Touareg, le mot à peu près identique, à savoir *farhao-rhao*, signifie *Physalis somnifera* L., plante narcotique du genre des *Solanées*, communes dans les oasis du Fezzān (6).

## 3.

Nous avons mentionné plus haut un proverbe berbère énoncé par Ziri b. Kamlin, le *muḳaddam* des B. Dammār dans la Tunisie du Sud. Voici le texte berbère de ce proverbe, cité d'après la chronique ibādite d'al-Wisjānī, p. 34 :

تار يفجد ميسيس (!) تظفر احمطن

(1) F. 121 r.

(2) ŠAMMĀḤI, *op. cit.*, 400.

(3) *Ibid.*, p. 518.

(4) Ainsi les Maghrebins appellèrent l'année 289 de l'hégire : « année des étoiles », à cause de la chute d'étoiles « météores » qui eut lieu cette année-là : *Bayan' l-Mogrib*, trad. et ann., par E. FAGONAT, Alger, 1901, I, 178.

(5) LAPERRINE, *Les noms des années chez les Touareg du Ahaggar de 1875 à 1907* (*Revue africaine*, 1909, 193-198); du même : *Noms donnés par les Touareg Ahaggar aux diverses années, de 1860 à 1874* (*Revue africaine*, 1910, 141-144). Voir aussi sur ce sujet FOUCAULD, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, II, 368-372, sous le mot āouṭai « an ».

(6) DUVEYRIER, *Les Touareg*, 182.

ce que Dargīnī traduit en arabe ainsi (*Ṭabakāt*, f. 104 r) :

المرأة متى لم يزرها بعلمها ابتعت السفاح

« La femme, quand son époux ne la visite pas, désire la débauche. ».

Le pluriel berbère *ايحظن* proviendrait-il de l'arabe *جمية* « chose défendue » ?

4.

Dans l'article biographique que Wisjānī consacre à Abū Ja'kūb Jūsuf al-Wārglānī, šajh ibādite de Ouargla qui vivait au III<sup>e</sup> siècle de l'hégire (1), on trouve cité un nom de lieu berbère, à savoir *انصطوم لافوك* *lāfūk ānštūm* (*inštūm*) (2). Wisjānī a traduit ce nom en arabe par *الركبة الضالة* « le genou égaré » (3). Le même lieu est désigné dans les *Ṭabakāt* sous le nom de *ايفد اتن طوم* *ifd atnūm* (4). Il faut rapprocher peut-être de *ifd* le mot berbère actuel *afud*, pl. *ifadden* = « genou ».

5.

De même que la langue berbère d'aujourd'hui, le vieux berbère aussi était divisé en divers dialectes, qualifiés par les sources ibādites comme étant des langages *لغة* distincts. Ainsi, par exemple, Dargīnī nous parle de la langue des Nafūsa *اللغة النفوسية* qui constituait à son époque (VII<sup>e</sup> siècle de l'hégire), et peut-être même bien avant, un idiome à part (5). Les écrivains ibādites mentionnent encore un autre dialecte de la langue vieux-berbère, à savoir la langue des Sanhāğa *لغة صنهاجة*. Un mot de ce dialecte nous est parvenu dans l'article biographique que plusieurs auteurs ibādites nord-africains ont consacré à Abū'l-Ḥattab 'Abd. as-Sallām b.

(1) Dargīnī le cite parmi les gens de la 6<sup>e</sup> *ṭabaḡa* (*Ṭabakāt*, f. 96 r et v); cf. A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 41.

(2) Wisjānī, *op. cit.*, 141.

(3) *Ibid.*

(4) F. 96 v.

(5) Dargīnī, *op. cit.*, f. 88 v.; voir aussi LEWICKI, *Quelques textes*, 279.

Manšūr b. Wazgūn al-Mazāti. On lit dans le *Kitāb as-sira* d'Abū Zakarijā' (f. 88 r) :

قال ار بلغة صنهاجة ومعناه هات

« Il a dit *ar* en langue des Sanhāğa, ce qui signifie « donne ».

Dans le passage correspondant des *Ṭabakāt* (f. 121 r) le même mot *šanhāgien* est écrit *أرا* (pour *أرا āra*?). Enfin Šammāḥī transcrit ce mot par *ārā* *ارā* (1).

Le mot *šanhāgien* *ār* ou *ārā* était, comme il résulte du contexte, étranger aux parlers berbères connus d'Abū Zakarijā', de Dargīnī et de Šammāḥī, c'est-à-dire aux idiomes de Ġabal Nafūsa, du Bilād al-Ġarīd et de Wārglān (2).

6. *ازقور* (!) *āzkwur*.

Ce mot berbère figure dans un passage de l'article biographique que Wisjānī a consacré à Abū Šāliḥ Bakr b. Kāsīm al-Irāsānī (3). L'auteur de *Ta'lif* a traduit ce mot en arabe par *أدهم حديد عمود* « un fût (tige, colonne) de fer noir » (4). Si l'on corrige l'orthographe de ce mot en plaçant le signe de *šadda* accompagné de *damma* sur le ق, on obtient *ازقور*, *āzkkūr*, mot qu'on doit rapprocher de *azekkur* *ازقور*, des parlers berbères actuels.

7. *mirbaddi tīn*.

On trouve cette expression berbère dans le *Ta'lif* de Wisjānī, dans la biographie d'Abū Šāliḥ. Voici le passage en question (p. 38) :

ذكر عن رجل في جبال دمر يكس مرزبد تين

« On raconte d'un homme des montagnes des B. Dammar qui balayait *mirbaddi tīn*..... »

L'expression en question est répétée à la page 39 du *Ta'lif* sous la forme *mirbaddi tīnī*.

(1) *K. as-sijar*, 400.

(2) ABŪ ZAKARIJĀ', *K. as-sira*, f. 88 r; DARGĪNĪ, *op. cit.*, f. 121 r; ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 400.

(3) Wisjānī, *op. cit.*, 30.

(4) *Ibid.*

Le premier de ces deux mots est d'origine arabe. En effet *mirbad* مربد signifie en arabe « aire à sécher les dattes ». Le mot *tin* تين ou *tini* تين est berbère et signifie « datte » (1).

## 8.

Dans la même chronique, on trouve un peu plus bas le passage suivant dans la biographie du šajh ibāḍite de l'île de Ġarba, Abū Zakarijā' Faṣil b. Abī Miswar (p. 45) :

وسال الشيخ يونس بن أبي زكرياء مودبا عن معنى قولهم يا يوش فقال له المودب بالله فنظر الى يونس لم يقنع بالجواب فقال ما معناه عندكم فقال له يونس اللهم فقال له المودب اتم احسن منا تفسيراً يا يونس

« Šajh Jūnis b. Abi Zakarijā' interrogea un précepteur sur la signification (le sens) du mot *jā jūš*. Le précepteur lui répondit : « Par Dieu », et il regarda Jūnis qui n'était pas satisfait de la réponse. Alors (le précepteur) dit (à Jūnis) : Quel est le sens de ce mot d'après vous ? Jūnis répondit : « O mon Dieu ». Le précepteur dit alors : Vous êtes meilleur que moi dans l'interprétation, ô Jūnis. »

Il résulte de ce passage que le mot *jūš* signifiait en berbère « Dieu ». Ce mot s'écrivait aussi *أيش* (2). Quant au mot *jā* يا, il est arabe.

9. *inmšūln* (?).

L'Anonyme, en mentionnant les événements qui eurent lieu dans le Sud constantinois en 496 de l'hégire, dit ceci (p. 228) :

وفي تلك السنة وقعت انمصولن الحمر

« Et dans cette année tombèrent les *inmšūln* rouges. »

(1) Dans l'idiome du Ġabal Nafūsa, *tini* (Voir A. DE C. MOTYLINSKI, *Le Djebel Nefousa*, 121).  
(2) A. DE MOTYLINSKI, *Le nom berbère de Dieu*, 143-148.

Le mot *inmšūln* est sans doute un pluriel berbère, ce que d'ailleurs confirme le contexte arabe. La singulière transcription de ce mot où l est mis pour désigner le *i* initial (au lieu de *ي* ou de *إي*, comme dans la plupart des cas) n'est pas isolée. Ainsi, par exemple, le nom propre berbère *يكنون* (1) est orthographié aussi *أكنون* (2). Le nom d'une localité dans le Ġabal Nafūsa, appelée aujourd'hui Idjeit'al (3), est écrit *أجطال* (4), à côté de *أيجطال* (5) et de *أيجطال* (6). De même le nom d'une autre ville du Ġabal Nafūsa est transcrit dans les sources ibāḍites *أجناون* (7), à côté de *أيجناون* (8).

## 10.

On lit dans la chronique de l'Anonyme, dans un passage consacré au grand savant ibāḍite de la deuxième moitié du v<sup>e</sup> siècle de l'hégire, Abū Muḥammad Māksan b. al-Ḥajr al-Wisjānī (9), que celui-ci entendit pendant son séjour à Tin Talāt تين ثلاث (10) dans le Arīg une voix mystérieuse qui lui dit en berbère ce qui suit (p. 275) :

اماكن اهرب ايدراؤ دار الزمان سادا جلا تيف ترولا الجرأة توع اصوارن رودات نيت

L'auteur de la chronique a traduit cette phrase en arabe comme suit :

يا مكسن (!) اهرب اهرب الكهوف والجبال حيث كان الزمان هكذا الجبن خير من الجرأة الفتنة ضربت بعروقها

« O Māksan, fuis, fuis vers les grottes et les montagnes tant qu'il est

(1) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 493, 592.

(2) DARČINI, *op. cit.*, f. 112 v.

(3) A. DE MOTYLINSKI, *Le Djebel Nefousa*, 94 et 96.

(4) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 303.

(5) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 241.

(6) Anonyme, p. 205.

(7) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 179, 189, 212.

(8) ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 551; Anonyme, 206. Le mot *īgnāwn* ou *īgnāwn* est le pluriel d'*agnau* « le nègre », partout « l'esclave ». Cf. par exemple, MOTYLINSKI, *Le Djebel Nefousa*, 131 et 141.

(9) DARČINI, *op. cit.*, f. 129 v-131 v; voir encore ŠAMMĀḤĪ, *op. cit.*, 414-416; A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

(10) DARČINI (*op. cit.*, f. 131 r.) cite le nom de cette ville sous la forme de *تيتلات*.

temps encore. La timidité vaut mieux que la bravoure (quand) la guerre a frappé (dominé) leurs veines (veines des habitants de Tin Talāt) ».

Une autre traduction arabe de cette phrase s'est conservée aussi dans le *K. as-sijar* de Šammāhī (p. 416) :

يا ما كسن اهرب الى حيث طاب الزمان فالجبن خير من الجراًة اذا تمكنت الفتنة بعروقها

« O Māksan, fuis, fuis tant que le temps est avantageux, parce que la timidité vaut mieux que la bravoure quand (le désir de la) guerre a dominé leurs veines. »

Cette phrase fait allusion aux habitants de Tin Talāt qui s'étaient décidés à rejeter les doctrines ibādites et à devenir *al-Ḥašwija*, c'est-à-dire mālikites (1).

## 11.

Dans le *K. as-sijar* de Šammāhī on trouve le passage suivant, dans la biographie d'un šajḥ ibādite, nommé Idrīs b. aṭ-Ṭawīl as-Sūfī al-Lawātī (p. 507) :

ادريس بن زكرار يعنى ابن الطويل

« Idrīs b. Zkrār, c'est-à-dire Ibn aṭ-Ṭawīl. »

Ainsi le nom berbère de Zkrār est traduit par l'arabe aṭ-Ṭawīl, qui signifie « Le Long ».

Šajḥ Idrīs b. aṭ-Ṭawīl était originaire, comme l'indique sa *nisba*, d'une fraction de la tribu berbère de Lawāta qui habitait dans le Sūf. Il vivait à l'époque d'Abū'r-Rabī' Sulajmān b. Mūsā, placé par Darġīnī parmi les savants ibādites de la 10<sup>e</sup> *tabaka*, c'est-à-dire la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle de l'hégire (2).

(1) Anonyme, 275; Darġīnī, *op. cit.*, t. 131; sur le sens du nom d'*al-Ḥašwija*, voir A. S. HALKIN, *The Ḥašwiyya, Journal of the American Oriental Society*, LIV, 1-28.

(2) ŠAMMĀHĪ, *K. as-sijar*, 507; cf. aussi A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.

## 12.

Abū Zakarijā' al-Wārġlānī nous cite le passage suivant, concernant le savant ibādite Abū Šaliḥ al-Jāġrānī (ms. n° 23 de Lwów, f. 89 r) :

وقد سئل ابوصالح عن شيء يسمى تيجرت بالبربرية وهو ايضا اكران هل يضرب بها في المسجد

« Il (Abū Šaliḥ) fut interrogé à propos d'une chose qui s'appelle en berbère *tīġrt* ou *ākzān*, si l'on peut s'en servir pour frapper dans la mosquée ».

Les deux mots berbères mentionnés dans ce passage proviennent, selon toute la vraisemblance, du parler berbère de Ouargla ou de l'Oued Righ. En effet, Abū Šaliḥ al-Jāġrānī habitait Wārġlān avec sa tribu les B. Jāġrīn (1), fraction des Zanāta (2). Darġīnī le range parmi les personnages célèbres de la 8<sup>e</sup> *tabaka* (3); aussi devait-il vivre dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle de l'hégire.

TADEUSZ LEWICKI.

(1) *K. as-sira*, f. 89 r-92 r; voir aussi f. 107 v; Darġīnī, *op. cit.*, 108 v-110 r; ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 378-381.

(2) ŠAMMĀHĪ, *op. cit.*, 595.

(3) Darġīnī, *l. c.*; voir aussi A. DE C. MOTYLINSKI, *Bibliographie*, 42.